

Auguste Bloom

Alexandre Fillon, *Livres Hebdo*, n° 457, 15 février 2002

Prix Nobel de littérature en 1976, Saul Bellow revient en librairie avec un nouveau roman, inspiré de son amitié avec Allan Bloom, qui réaffirme sa place prépondérante dans les lettres américaines.

Le grandiose Saul Bellow publie depuis le début des années 1940, alternant romans, nouvelles, pièces de théâtre et essais. Au dos de son plus fameux roman d'apprentissage, *Herzog* (Gallimard 1966, repris en « Folio »), l'un de ses nombreux chefs-d'œuvre, la notice biographique disait ceci : « Né en 1915 à Lachine (Québec) d'une famille d'origine juive russe, Saul Bellow a fait ses études à l'Université de Chicago puis à celle du Nord-Ouest (Northwestern University B.S.). Mobilisé dans la marine, il revient après la guerre s'installer à New York, où il travaille à l'Encyclopédie britannique, puis devient professeur assistant de littérature anglaise à l'Université du Minnesota. Grâce à une bourse, il passe l'année 1948 à Paris, repart enseigner à New York, puis à Princeton. Prix international de littérature en 1965, il reçoit le prix Nobel en 1976. »

À cette liste incroyable, ajoutons qu'il reçut le prix Pulitzer pour *Le don de Humboldt* qui raconte l'histoire d'un écrivain célèbre du nom de Charlie Citrine fasciné par le poète Von Humboldt Fleisher, mort dans la misère et la folie ; deux National Book Award ; la Médaille d'Or de la littérature, distinction décernée tous les six ans par The American Academy and Institute for arts and letters... Romancier (souvent fort drôle) « qui désespère de l'homme, mais pas de l'humanité », Bellow déclara un jour à *The Paris Review*. « Nos amis voient toujours les réponses aux grandes questions, c'est-à-dire à toutes les questions de vérité, comme quelque chose de redoutable, d'écrasant, d'hostile. Cependant, il se peut que la vérité ne soit pas toujours si répressive. C'est ce que j'ai essayé de comprendre dans mes livres. Il y a peut-être des vérités qui sont du côté de la vie. Je suis prêt à accepter que, étant par habitude des menteurs et des êtres qui se nourrissent d'illusions, nous avons de bonnes raisons d'avoir peur de la vérité, mais je ne suis pas prêt à abandonner tout espoir. Il y a peut-être dans l'univers des vérités qui sont, après tout, nos amies. »

La vérité pourrait bien être, encore, une question qui le taraude, à quatre-vingts ans passés. Dans *Ravelstein*, Bellow joue avec les figures du biographe et de son sujet. Le très romanesque Abe Ravelstein séjourne à Paris dans une suite avec terrasse de l'hôtel Crillon, juste en-dessous du chanteur Michael Jackson. Professeur de philosophie politique pris au sérieux par les grands de ce monde, Ravelstein a invité son vieil ami Chick à dîner chez Lucas-Carton pour fêter le succès inespéré d'un livre, dont l'idée lui a été suggérée par ce dernier, qui a fait de lui un millionnaire ravi, pouvant à nouveau s'approvisionner en costumes de marque, cigares de contrebande et offrir une BMW à son jeune compagnon. Le crâne chauve, Ravelstein apparaît comme un homme imposant et dépensier qui fume cigarette sur cigarette, a des habitudes de luxe, ne se montre pas prodigue en louanges, adore les ragots, les tuyaux de première main, le basket et les friandises (surtout les « gélamines de fruits, avec une préférence pour les demi-lunes parfumées au citron vert »). Excentrique en diable, Ravelstein affiche des airs de dandy. « Il n'acceptait ni la lourdeur d'esprit ni l'ennui La dépression non plus n'était pas tolérée. » Américain « jusqu'au bout des ongles », sorte de « prodige homérique », Ravelstein introduit depuis trente ans les jeunes âmes aux subtilités de Thucydide et de Platon. Voilà un formateur qui cherche (et réussit) à guérir ses élèves des « préjugés désastreux, des "irréalités standardisées" inculquées par des parents stupides ». Alors qu'il se sait condamné, Ravelstein aimerait que Chick rédige sa biographie : « Vous pourriez réellement composer un excellent portrait. Ce n'est pas une simple requête, ajouta-t-il. Je vous en charge comme d'une obligation. Faites-le à votre manière de propos de table, quand vous avez bu quelques verres de vin, que vous êtes détendu et livrez vos remarques. » Et Chick de répondre : « Il m'était impossible de lui refuser cela. Il ne souhaitait manifestement pas que je parle de ses idées. Il les avait lui-même exposées dans leur ensemble et elles sont accessibles dans ses ouvrages théoriques. Je me tiens donc pour responsable de la personne et, puisque je ne peux le dépeindre sans une certaine part d'implication personnelle, ma présence marginale devra être tolérée. » Sans adoucissant, ni assouplissant, Chick va s'acquitter merveilleusement de sa tâche.

Saul Bellow, qui a épousé six femmes, s'est souvent inspiré de personnages réels pour ses romans. *Le don de Humboldt* (Flammarion, 1978) racontait la vie de Delmore Schwartz ; une nouvelle de *La journée s'est-elle bien passée ?* (Flammarion, 1985) celle du critique d'art Harold Rosenberg. Pour *Ravelstein*, Bellow s'est inspiré de la longue amitié le liant à Allan Bloom, jusqu'à sa mort en 1992. Auteur, grâce à l'insistance de Bellow, en 1987 de *The Closing of American Mind* (devenu en France *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, sorti chez Julliard en 1987 avec une préface de Bellow), brûlot contre le déclin des valeurs américaines en matière d'éducation qui se vendit comme des petits pains, le truculent Bloom donne à Bellow la matière d'un splendide livre sur l'amitié, la vie et la mort.

Saul Bellow

Ravelstein

(Traduit de l'anglais par Rémy Lambrechts)

Gallimard

Sortie : 5 mars

Tirage : 12000 exemplaires

266 pages, 18,50 euros